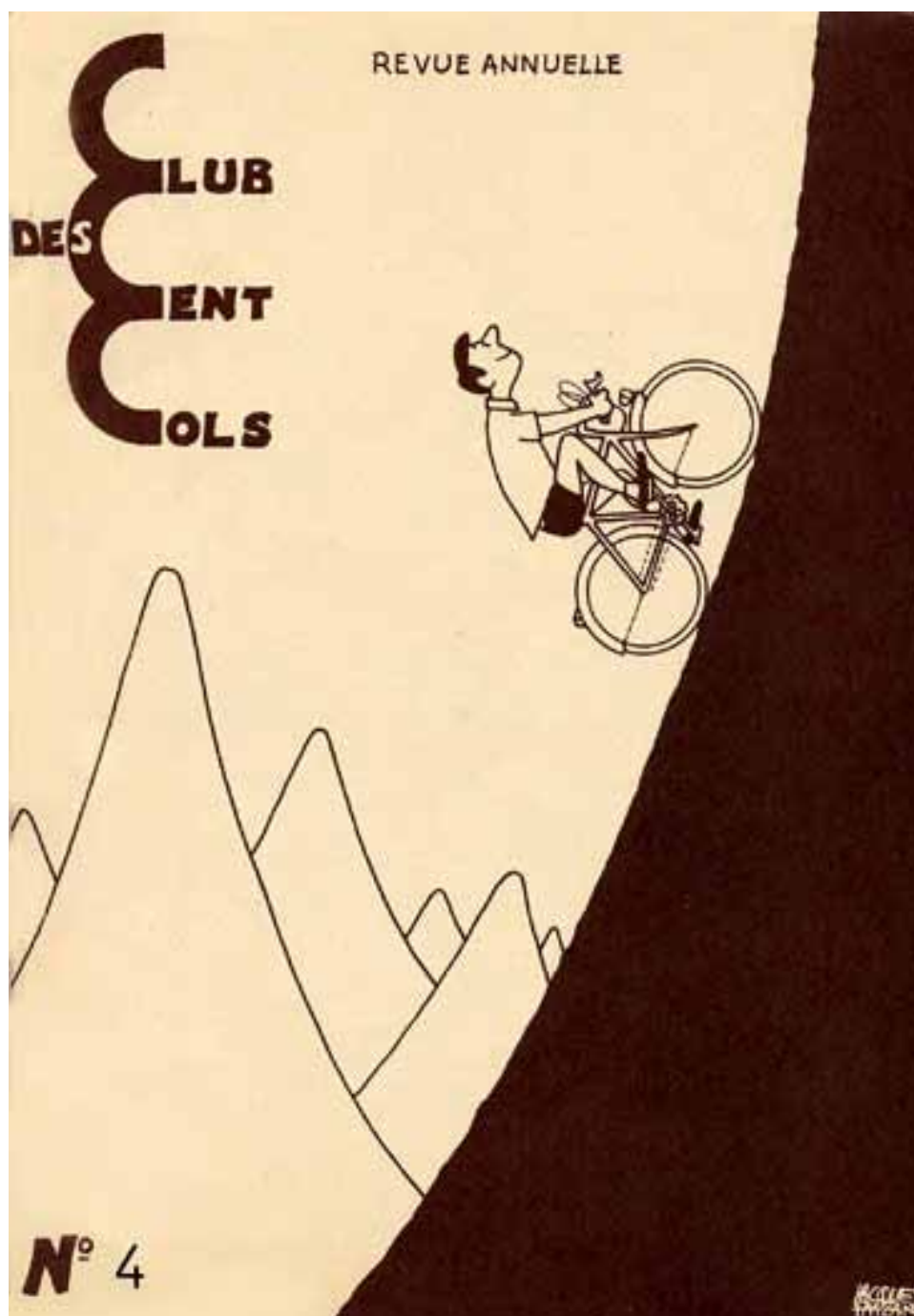


# REVUE N°4, 1976



# SOMMAIRE

100 COLS - POUR QUOI FAIRE ? .....	3
PREMIER COL.....	4
LA JOURNEE DES CONFRERIES AU COL DE BALES.....	6
CONTRETEMPS AU «STELVIO».....	7
LA VENGEANCE DU PAUVRE CYCLO.....	8
UN COUP DE FOUDRE.....	9
LES PYRÉNÉES ET LE CYCLOMULETIER.....	10
BREVE RENCONTRE .....	12
200ème ? ou pas 200ème ?.....	15
IMPROVISATIONS.....	18
«LES YEUX FERMES, JE RECONNAITRAIS LA CORSE A SON ODEUR» .....	21
PREEMINENCE DE LA MONTAGNE.....	23
AIR PUR ET CHEMINS TRANQUILLES.....	25
L'ANE ET LE BOYAU .....	27
PENELOPES DES CENT COLS.....	28

# 100 COLS - POUR QUOI FAIRE ?

Lors du dernier B.R.A. après avoir escaladé la CROIX DE FER, très facilement j'avalais le col du GLANDON. M'arrêtant quelques instants au sommet, je vis une brave dame à la mine stupéfaite qui me dit à peu près ceci : « Vous êtes fous ces cyclistes ! Depuis des heures, je vois des gens qui viennent regarder le panneau du col et qui repartent dans le même sens ».

Eh oui ! nous sommes fous, nous sommes tous comme ce membre de notre Confrérie qui cet été n'hésita, pas malgré un fort vent de se détourner de 40 kms de sa randonnée en CORSE pour «escalader» un nouveau col qui culminait à moins de 50 mètres d'altitude !...

Le cyclotouriste comme l'homme a besoin de motivations, il a besoin de sensations, de joie de vivre, de liberté, de bonheur ; alors pourquoi ne pas rechercher dans notre nature, dans la pratique du sport et de loisirs ce suc qui alimentera la passion et la raison d'être.

Pris par de nombreuses tâches fédérales (F.F.C.T. et club local) et professionnelles, j'ai eu beaucoup de difficultés à répondre aux nombreuses sollicitations me demandant des renseignements sur notre mouvement et aussi pour rédiger le bulletin 1976. Compte tenu de toutes ces contraintes, je pense l'an prochain faire un tri dans mes activités et ne garder que la gestion de notre Confrérie.

J'espère malgré tout que vous me pardonneriez pour le retard apporté à la distribution de notre 4ème Revue. Encore une fois merci à ceux qui nous ont adressé des récits et des comptes-rendus de randonnée et un grand bravo tout particulier à Michel PERRODIN qui avec le soin et la précision que nous lui connaissons a mis à notre disposition ses connaissances de la montagne et du cyclotourisme dans ces lieux privilégiés.

Notre rendez-vous au col de BALES fut contesté et peut être contestable, si certains critiquèrent, insultèrent même, je ne pense pas que ce soit vous les «100 cols» qui adoptiez cette attitude. La route certes était difficile mais le sommet ne valait-il pas le voyage ! Il nous a peut être manqué le contact que la foule voir même la foire ne permettent pas.

Compte tenu de ces enseignements, le 3 août prochain, nous nous retrouverons entre nous au col de CARRI et surtout le soir à Valence où je souhaite qu'une chaude et sympathique amitié vous unisse autour d'une table chaleureuse. St Exupéry disait : «...on est seul aussi chez les hommes». Je crois que nous devons prouver qu'aujourd'hui il y a encore des êtres prêts à comprendre, à écouter, à secourir d'autres êtres et je crois que notre Club doit être avant tout motivé par cette amitié, cette rencontre possible de tous instants. Pour que le Club des 100 Cols ne soit pas victime de son succès ou qu'il ne meure pas par faute d'intérêt, il faut que vous m'aidiez à construire, à inventer tout en restant simples et originaux. Bonne saison cyclotouristique à tous et à VALENCE je l'espère.

Jean PERDOUX

# PREMIER COL

Chaque minute qui passe est neuve et unique. Pourquoi en prenons-nous conscience trop tard ? Quand saurons-nous en tirer tout le suc et tout le sel ? Quand cesserons-nous de la laisser glisser comme sable du sablier ? Pire comme le vent entre nos doigts ?

Qui, le souvenir ravivé par la lecture d'un ancien carnet de route retrouvé au fond d'un tiroir...

Qui, l'oreille frappée agréablement par un nom entendu au hasard d'une conversation...

Qui, le regard captivé par un point précis sur une carte illustrant un article de revue...

Qui donc enfin, confronté à quelque événement semblable, ne se remémore avec émotion parfois, avec nostalgie souvent sa première ascension de col ? La poussière des années s'est amassée sur nos pas ; blanche pour les jours heureux, grise pour ceux qui le furent moins. En un passé dormant, elle a estompé, parmi bien d'autres, les images de ce présent éphémère et merveilleux. Pourtant, loin d'être effacées de notre mémoire, les voici qui resurgissent brutalement à cette occasion. Elles nous éblouissent de tout l'éclat de leurs couleurs à peine passées. Et nous les regardons défiler, vivantes et chatoyantes, avec le même plaisir que l'on regarde la flamme jaillir des braises réveillées par un appel du vent !

Combien aimerions nous alors recréer les circonstances qui présidèrent au déroulement de pareille fête ? Combien donnerions-nous pour en revivre chaque minute, en revoir chaque détail autrement que par la pensée ?

Car à travers les grimpées suivantes, plus difficiles, plus prestigieuses, plus envoûtantes peut-être, ce sont les impressions si pures et si intenses suscitées par cette première, que nous avons sans doute cherchées inconsciemment à renouveler.

Hélas, pour qui le tenterait, un tel retour aux sources est plutôt décevant. Pourtant le plaisir ressenti est aussi vif, plus intense encore, parfois. De même que nous apprécions bien mieux un livre, une musique après plusieurs approches. La première nous communique le sens général de l'oeuvre. Les suivantes nous comblent par des détails, des finesses, que nous n'avions pas remarqués précédemment. Et il en est de même des paysages. Mais, en l'occurrence, ce plaisir est d'une autre nature. Il reste alors bien peu de ce qui nous avait alors enchanté. Car tout change ! Même si le temps n'a que peu cheminé.

Ainsi, cet arbre dont nous avons admiré le port gracieux ou la sculpturale beauté s'est abattu un jour d'orage. Il n'en reste qu'un long cadavre aux gestes pathétiques. Cette ferme, dont les pierres aux nuances délicates jouaient timidement de leur gamme de gris sur le mur sévère et sombre d'un rideau de sapins, vient d'être recrépie. Il faudra plusieurs saisons avant que les intempéries et la patine des ans ne lui rendent cette couleur du temps qui lui seyait si bien. Ces haies d'aubépines étaient elles si hautes et si pimpantes sous le frimas printannier de leurs fleurs précoces ? Tiens ! Cette autre a été éclaircie ! Elle découpe complaisamment un panorama d'une splendeur à vous couper le souffle dont nous ne soupçonnions pas même l'existence. La courbe de ce tournant a été modifiée. Les remblais recouvrent en partie les murettes dont chaque pierre servait de nid à quelque fleurette. Avions-nous remarqué ce rocher blanc au crâne dénudé, aux tempes assiégées par des lierres envahissants ? Il devait être là, pourtant ! Aujourd'hui les prés ont revêtu la livrée dorée des boutons d'or. Hier, triomphaient orgueilleusement les narcisses, le cou haut tendu vers la lumière. Le simple décalage d'un ou deux crans dans le défilement des heures de l'horloge florale transforme un paysage au point de le rendre méconnaissable ! Ce jour là, il faisait beau et les floconneux cavaliers du ciel exploraient un horizon presque trop bleu. Ou bien il pleuvait. Et le souvenir de cette averse dont nous avons attendu la conclusion à l'abri de cette maison cantonnière, en compagnie d'un vieux bonhomme tirant sur une horrible pipe, n'en est que plus vivace. Mais où sont passés nos cantonniers d'antan ? Nous avons trouvé toute naturelle cette percée du soleil dont les rayons nous avaient permis d'atteindre le sommet dans une débauche de lumière encore humide. Ici, le ruisseau coule toujours, indifférent au versant qui l'accueille : Méditerranée ? Atlantique ? A quelques centimètres près, c'était l'autre !

Mais qu'importe la descente, pourvu qu'il en ait l'ivresse. Heureuses d'essayer leurs jeunes forces, ses eaux joyeuses ont bien le temps de connaître toutes les pentes du monde, puisque c'est l'éternité qu'elles che-

vauchent en écumant !

Mais la vallée nous attire, nous aussi vers des lointains dilués dans une brume indécise et bleutée.

Alors que l'autre fois...

La nature vit, meurt et renaît selon le rythme qui lui est propre. Il n'est perturbé que par la rage dévastatrice de l'homme dont la multiplication et les industries infinies détruisent irrémédiablement tout ce qui l'entoure. Ici, un bois, là un bout de plaine ou un pan de montagne doivent céder le pas au roi de la création. Jamais le soleil ne brillera pour les deux à la fois. Et nous devinons qui éliminera l'autre.

Mais peut-on rêver un instant d'une société stabilisée où nous retrouverions un décor immuable au fil des ans ? (Ainsi que nous conservons quelques sites et paysages, maintenant qu'il est bien tard...)

Lors du pèlerinage envisagé, ressentirions-nous alors des impressions identiques à celles qui marquèrent notre voyage initial? Hélas, non ! Car si la nature évolue peu malgré sa perpétuelle mutation, il est loin d'en être de même pour nous. Et là, le mal est sans remède !

Conserverions-nous intact notre jeunesse de corps et d'esprit tout au long de notre vie, que notre manière de voir, d'appréhender, de ressentir le monde n'en varierait pas moins insensiblement et malgré nous. Tel spectacle nous émeut aujourd'hui et nous laissait indifférent hier. Ou l'inverse. La vie, ses coups durs, ses joies et ses bonheurs, sa monotonie parfois, module la gamme de nos aspirations, sculpte notre caractère, modèle notre personnalité. Ainsi certains d'entre nous troquent l'amour du beau contre la défroque de la vanité de l'exploit. Ils écrasent d'une pédale rageuse ce qu'ils devraient adorer, le cou tendu vers leur potence, l'esprit encombré de braquets, d'altitudes, de temps et de chiffres. Parfois, ils ne sont là que pour boucher un trou dans leur palmarès ou inonder parents et amis de cartes postales victorieuses. On les entendra un jour : «Le Col du Cygne ? Connais, 2345 m, du 12%, j'ai fait ça en 57 minutes.» Quelques uns iront même jusqu'à se «faire voiturer» dans certaines passes difficiles !

Naturellement, les pauvres ne pourront jamais réveiller les sensations passées en supposant qu'ils s'en souviennent. Car ils ont perdu ce qui faisait alors leur bonheur : fraîcheur, naïveté et faculté d'émerveillement. Mais il y a tous les autres, la multitude. Ceux qui connaissent la beauté de l'effort gratuit sans en être esclave. Ceux qui savent le teinter de cette nuance de spiritualité sans laquelle il ne serait qu'une piètre manifestation instinctive de la bête endormie en chacun de nous. Souvent, ils sont devenus de véritables fous de la nature et de leur sport. Une cime, un arbre, un brin d'herbe les comblent d'aise comme au premier jour. Bien plus même car ils y ont appris la valeur de la vie et la beauté cachée des choses. Ils gravissent donc «leurs cols» à quarante ou soixante ans avec le même amour qu'à quinze ou vingt-cinq. Peut-être s'enthousiasment-ils moins ici. Mais davantage là. Et la balance penche toujours du bon côté. Le sommet durement gagné - car ils ne sont pas tous des aigles - ils embrassent longuement le paysage, dans tous les sens du terme. Et lorsqu'ils le quittent, à regret, c'est toujours avec un petit pincement dans la poitrine. Car avec un dernier regard - pas un adieu, un au-revoir - c'est un peu de leur cœur qu'ils laissent dans les rocailles. Pourtant, pas plus que les précédents, ceux-là ne jouiront des émotions qu'ils croyaient pouvoir raviver, la montagne fut-elle semblable à celle dont ils avaient souvenance. Mais en compensation, ils garderont longtemps au plus profond d'eux-mêmes, ce sentiment d'ineffable bonheur, marque des grands moments d'une carrière, auprès duquel tout désir nouveau semble inutile et superflu. , Sauf, tout de même, celui de recommencer !

Roger LEBRETON

# LA JOURNEE DES CONFRERIES AU COL DE BALES

Après quelques jours de Semaine Fédérale où nous avons pu nous mettre dans l'ambiance des pentes Pyrénéennes, le 7 août arriva et vers 8 h ce matin là, une cohorte multicolore de cyclistes partit à l'assaut de l'os de la semaine.

Tout alla pour le mieux jusqu'aux Granges de CROUHENS. La remontée de la Vallée de l'Ourse fut un enchantement. C'est à partir des Granges que les difficultés commencèrent. La route forestière qui va nous conduire au Col est méchamment redressée, du bon 10%, et le revêtement de pierres avec quelques bosses de goudron sur les premiers kilomètres n'arrange pas les choses. Mais informé depuis belle lurette tant par les revues que par les annonces des Organisateur de la S.F. chacun, tout au moins je le pense, avait choisi soigneusement ses développements. C'est ainsi que l'on vit un long serpent de cyclistes escaladant, oh pas vite, mais inexorablement le flanc de la montagne. Le paysage est superbe, la forêt de BAROUSSE filtre avec bonheur les ardeurs de l'Astre de lumière. Lacet après lacet, le cycliste se hisse à la hauteur de ses ambitions.

Puis voilà que tout à coup, l'imprévu, ce grain de sable qui enraye les mécaniques les mieux huilées, est là devant nous, scandalisés de gros engins sont au milieu de la route, de notre route, déversant leur cargaison de pierres, l'étalant, l'écrasant, un nuage de poussière obscurcit le ciel pourtant si pur l'instant d'avant. Obligation nous est faite de mettre pied à terre, de façon à nous glisser dans le peu d'espace que nous laissent ces monstres. Nous passons, poussant, tirant nos montures, sous l'oeil narquois des bâtisseurs de route. Faudra-t-il à notre grande honte, nous les cols durs, nous les cent-cols, nous les cyclos crapahuter dans la poussière, les longs kilomètres qu'il reste à faire ? Allons-nous devenir piétaille dans la pierraille. Que non, il reste sur le bas. côté un ruban de terre, large de quelques décimètres et c'est là, au bord de l'abîme, qu'enfourchant nos montures nous allons conquérir le géant. Tournant petit, butant quelquefois, se reprenant dans un virage, nous émergeons dans les pâturages et bientôt sur la plateforme du col sous l'oeil médusé de centaines de bovidés. Chacun alors retrouve le repos mérité. Le panorama est superbe. C'est notre récompense de l'effort. La soif, la faim sont apaisées grâce au fourgon ravitaillement, hélas les derniers n'auront pas cette chance. Les premiers s'installent en spectateurs et assistent à l'arrivée de leurs confrères moins rapides. La plateforme ainsi est bientôt remplie. Les responsables des deux confréries vont pouvoir officier, remettre diplômes et médailles. Le livre d'or se couvre des pensées qu'inspire l'instant présent. Nous sommes sur le toit des Pyrénées, presque à toucher le ciel, le paradis des cyclistes en quelque sorte ! Le soleil darde ses rayons et comme la neige qui fond sur les sommets et coule dans la vallée, le grand rassemblement, la grande tache cyclo se rapetisse, les cyclistes s'écoulent dans la vallée de Luchon vers Gourdan-Polignan où ils vont de nouveau se fixer, sur un replat, prêts à recommencer.

Jean BASTIEN  
MOUGINS (06)

# CONTRETEMPS AU «STELVIO»

En 1952, âgé de 31 ans, je commençais à explorer les Alpes au delà de nos frontières. Mon impatience et le manque de conseils avisés me firent partir fin mai vers Innsbruck... ! L'itinéraire prévu passait par le Col de Thum, le Grossglockner, le Passo Tre Croce, l'ago Misurina, Cortina, les passo Falzarego, Pordoi, Castalunga, Bolzano, Merano, le Stelvio, la Bernina, le Julier, le Parpan, Zurich, Bâle. Pas mal de grimpettes, le tout en solitaire.

Le beau temps me gâta, heureusement tout au long du parcours, exception faite d'un orage d'une rare violence dans le Pordoi qui, à l'époque n'avait pas le revêtement en dur actuel. En arrivant à Canazzi, on me refusa une chambre d'hôtel vu l'état dans lequel je me trouvais ; je ressemblais à un individu tombé dans une bouillie de ciment, ce qui était compréhensible quant on songe aux 5 à 10 cm de poudre gris-blanc qui recouvrait les routes du Pordoi à l'époque.

Le lendemain au passage à Bolzano, par acquit de conscience, je m'arrête à l'Office du Tourisme et demande si le Stelvio est bien ouvert : «Si, Si, Signor, le Stelvio est apperto». L'esprit dégagé, je repars. A Trafoi, un pressentiment me fait entrer dans une trattoria. Je me désaltère ; des gens du coin qui consommaient m'observent et bientôt une conversation s'engage. J'apprends que le Stelvio est fermé !!! Les chasse-neige (5 au total) sont tous inutilisables et immobilisés 7 Kms avant le sommet. En taillant un chemin dans les coulées de neige, des blocs de roche avaient endommagé leurs fraises. Mais, me dit un consommateur, en vélo vous arriverez à passer, en portage évidemment... par dessus les sections enneigées. Vous serez ainsi le premier cycliste de l'année à passer le col. Je le remerciai pour les renseignements et continuai ma route. Je décidai (heureusement pour moi) de coucher à 8 Kms du sommet dans une sorte d'auberge-bergerie. Le matin à 5 heures, par un ciel d'un bleu intense, j'enfourchai ma randonneuse, qui, à l'époque, détail important, était pourvu d'un cadre triangulé, 500 mètres, pied à terre, grimpette pardessus les coulées de neige, re-vélo pour 100 mètres etc... et cela continuait. A environ 2 Kms du sommet, alors que je portai mon vélo et mes bagages sur l'épaule comme un adepte du cyclo-cross, sur un genre de pont de neige, tout s'écroule sous mes pieds. Par chance, le trou sous moi avait juste le diamètre d'un corps humain. Mon cadre à plat sur la neige, mes bras sur la triangulation, les jambes dans le vide. Sous moi, j'entendais couler l'eau provenant de la fonte des neiges... pas rassurant. Je criai, une fois, plusieurs fois, rien. Allons, réfléchis, me dis-je. La route étant fermée, à moins d'un hasard, personne ne pourra t'aider. Ici, il n'y a que moi, la neige et le soleil. Que puis-je faire ? Ayant lu pas mal de récits d'aventures alpines, j'arrivai à la conclusion que le seul moyen d'en sortir était, d'essayer de faire des marches dans la paroi neigeuse verticale le long de mes jambes. Je me suis mis au travail et, au bout de 2 heures d'efforts, j'arrivai à me sortir de ma délicate situation au grand dommage de mes chaussures cyclistes, de mes pieds et de mes jambes nues. Le pédalier de mon vélo était faussé, mais réparable. Ouf, je l'avais échappé belle. En arrivant au sommet du col, fatigué, la peau brûlée par le soleil et la neige, des ouvriers italiens qui dégageaient à la pelle le versant sud firent de grands yeux en me voyant. Je leur demandai de me prendre en photo ce qu'ils firent. Ils me réconfortèrent, je me ravitaillai, dépannai tant bien que mal mon pédalier et rentrai sans encombre en Alsace. Rétrospectivement, en regardant cette photo, avec l'expérience acquise depuis lors, je songe aux risques encourus, hors saison, en haute montagne, par un cycle isolé.

Henri HUMBERT  
MULHOUSE (68)

# LA VENGEANCE DU PAUVRE CYCLO

Pesant 80 Kg et faisant 61 ans, il n'est pas question que se sois un grimpeur rapide.

J'avais lu corne tout le monde : «le B.R.A. il faut le mériter, la Croix de Fer interminable, rude, difficile, surchauffée, etc... etc.» Je dis moi, petit cycle modeste : «le B.R.A. facile».

Il faut dire que j'ai un truc !

Plus de 2 000 engagés, cela veut dire qu'en partant avec ma sacoche qui est une vieille copine, sur mon brave vélo, direction le Lautaret, on peut estimer que j'ai été doublé par 2 000 vélos.

Tiré donc par 2000 bonshommes, une vingtaine de mètres chacun, on arrive au Galibier porté par l'ambiance. Il faut pour cela avoir une grande indépendance d'esprit, ne pas vouloir se mettre dans les routes et bien se dire : «foncez toujours, moi j'ai le temps».

Descendre sur Valloire, petite remontée du Télégraphe et on arrive dans la vallée, que voit-on : des cyclos attablés, des voitures éventrées, d'où sortent des glacières, des pâtés, du pain, des boissons glacées, on voit même des onguents briller sur des jambes de cyclos et là, en attaquant la Croix de Fer, commence le regrignotage.

Ils m'ont doublé, mais maintenant cyclo par cyclo, catastrophe, épuisé, comme disait Joffre : «je grignotte».

Je grignotte donc «des cyclos» qui, accompagnés de leur voiture, boivent frais, s'aspergent d'eau glacée (a-t-on jamais vu un arabe traverser le désert en s'aspergeant d'eau fraîche !) et le grand travail de démolition des voitures commence donc et là le pauvre petit cyclo se regonfle et il sent la victoire proche.

Ah, les belles natures, le bon appétit de ces gars, le cul dans le coffre qui s'empiffrent et qui, de digestion sur digestion imposeront au coeur des à-coups que celui-ci ne pourra supporter jusqu'aux derniers lacets.

Au pied des derniers lacets, l'Organisation distribue, dans un bruit de bouteilles, très gentiment, avec le sourire, dans la joie, de quoi se rafraîchir et même manger, et finalement tout va bien.

Car la catastrophe voiture prend toutes ses dimensions, les vélos se raccrochent dessus et ces voitures ne peuvent même plus passer, elles chauffent, dedans on s'énerve, on y voit des épouses qui ont le sentiment d'avoir complètement perdu leur journée, des maris qui n'ont plus qu'à se voiler la face en voyant tous les camarades qui, en silence peut être en souffrant (sûrement d'ailleurs) les doublent, les passent et réunissent.

J'en ai vu, moi le petit cyclo qui a le temps de monter, qui arrivera juste dans les délais, j'en vois des choses : des jambes rasées comme les champions : en voiture ça passera le col ; des vélos à boyaux super légers : sur les voitures ça passera le col ; et moi celui qui roule tout juste, qui passe la Croix de Fer heureux qu'elle ne fasse pas 50 mètres de plus, je dis : «n'interdisez pas les voitures accompagnatrices, car elles nous sont trop utiles, à nous pauvres cyclos», c'est ça le truc.

Jean BALME  
DIJON (21)



# UN COUP DE FOUDRE

C'était au cours de la première journée d'une randonnée qui devait me conduire de CHERBOURG à BASTOGNE, randonnée dénommée «La voix de la Liberté» par l'ami André ASTEIX du Sporting Club Belvillois en commémoration du 25ème anniversaire de la Libération et qui faisait passer les participants par les routes bordées de bornes caractéristiques.

Je traversais AVRANCHES après avoir «négocié» la longue rampe qui mène à la ville après qu'on ait franchi la Sée. J'avais le souvenir d'un jardin de plantes remarquables se trouvant face à l'église Notre Dame. Jardin que j'avais visité quelques 34 années auparavant ! Je guettais donc cette église sur ma droite. Je l'aperçus alors que j'étais engagé dans un carrefour mais il était trop tard pour tourner sans risque, des véhicules me serrant de près Je continuais donc avec l'intention de virer au prochain croisement ce que je fis alors qu'une sèche détonation déchirait l'atmosphère en même temps qu'une lumière intense illuminait la rue.

Je parcourus quelques mètres et me trouvais au chevet de l'église à l'endroit où aboutissait la rue que j'avais précédemment «ratée».

La chaussée était jonchée de nombreux blocs de pierre de belles dimensions. Plusieurs personnes regardaient en l'air et inventoriaient les corniches et les gargouilles qui avaient été mutilées par la foudre alors que pas une goutte d'eau ne tombait et que les rues étaient sèches.

J'étais parcouru de sentiments divers en pensant que j'avais eu une certaine chance de ne pas bifurquer à l'endroit voulu ce qui m'avait retardé du temps nécessaire pour ne pas me trouver au chevet de l'église au mauvais moment.

Par un hasard extraordinaire personne n'avait été touché.

Je ne suis pas allé visiter le jardin... mais le ciel s'est vengé, j'ai eu droit à la pluie tous les jours de ma randonnée jusqu'à ce que je franchisse la frontière luxembourgeoise.

Jacques GENTIL  
ABLON (94)

# LES PYRÉNÉES ET LE CYCLOMULETIER

Ce jour d'août 75, un groupe de marcheurs venait de passer en plein brouillard, le col de Madamète à 2509 m (situé dans la Réserve de Néouvielle sur le sentier de grande randonnée - le GR 10 - qui traverse les Pyrénées). Dans la descente, la progression est difficile, et il faut parfois s'aider des deux mains.

Leurs appareils photographiques auront été inutiles aujourd'hui pensent-ils. Non ! car deux animaux étranges à cette altitude apparaissent plus bas : des cyclistes ! (enfin, des gens portant des vélos). Pas ravis d'être photographiés, d'ailleurs. Philippe et Joëlle sont partis ce matin de Campan, sacoches avant, triples plateaux, B.P.F. «Lac d'Orédon» en vue. Et puis une idée fixe : le cyclomuletier, qu'est-ce que c'est ? Depuis que Philippe est aux 100 Cols et que Joëlle en a 90 et quelques, ils en ont entendu parler. Le port de Balès, à la semaine fédérale, ça laisse sur sa faim. Alors une première les tente : joindre le lac d'Orédon au Tourmalet par le GR 10 ; ce serait tellement idiot de repasser par Saint Lary ; toutes ces routes en cul de sac, c'est vraiment déprimant. Le GR, on passe à pied, on passe avec un vélo, c'est pareil. Alors après St Marie de Campan, la Hourquette d'Ancizan, St Lary et le lac d'Orédon, un bon déjeuner au refuge, un coup d'œil sur la carte et c'est parti...

Cela commence par un peu de route et le petit lac d'Aumar, vers 2200 m sous des nuages nombreux mais pas menaçants ; et ils entament la montée pédestre. Oui mais voilà, ça s'annonce mal. D'abord, pas question de pousser le vélo sur un mètre. Des rochers, des rochers à perte de vue (ce qui ne va pas loin avec le brouillard qui descend). Ils portent, ils ont mal à l'épaule, car le vélo chargé pèse bien ses 15 kgs. Ils ont mal aux pieds dans des chaussures pas tellement «étudiées pour». Le paysage, sans doute magnifique, est caché par le brouillard. A peine ont-ils aperçu le splendide pic de Néouvielle et des lambeaux de ciel bleu par courts instants tout à l'heure. C'est encore loin ? Les noms célèbres d'adeptes du cyclomuletier, comme le malheureux Marcel BLOUD auront eu le temps d'être voués à tous les diables. Travail de fourmi dans des rochers, déjà plus de deux heures de portage et un passage dans un chaos rocheux où il a fallu hisser à deux les vélos, l'un après l'autre. Ils commencent à songer que ce sera l'obscurité dans peu d'heures. Il n'est plus question d'aller jusqu'à Barèges avant la nuit. Seul abri possible, la cabane refuge, une heure ou deux après le col - à condition d'y parvenir !

Enfin le col, qu'ils atteignent soulagés. Visibilité 10 mètres ; la descente sera une lutte de vitesse avec le soir qui tombe. Tâtonnements pour trouver les marques, le sentier se perd dans la rocaïlle, dans les ruisseaux. Sur un plateau herbeux, il devient presque indispensable d'être deux pour se diriger de marque en marque.

La perspective de dormir dehors n'est pas spécialement rassurante. Finalement, une masse sombre apparaît brusquement : sauvés, c'est le refuge, qui se trouve par chance exactement sur le chemin. Prévu pour six, il abrite déjà dix-huit adolescents d'un camp de vacances. ! On se serre autour du feu, on mange les provisions. La nuit sera bien un peu fraîche mais à huit heures le lendemain, un ciel bleu extraordinaire a remplacé l'environnement ouaté de la veille.

Les deux cyclotouristes repartent, jetant un coup d'œil effaré en arrière : vu en plein jour, d'en bas, Madamète n'est pas très engageant. La route sera longue encore : sept heures de marche au total dont quatre et demie de complet portage, auront séparé le route du lac d'Orédon du grand lacet que fait la route du Tourmalet deux kilomètres après Barèges. Mais au moment où ils retrouvent le goudron, la colère est passée, la fatigue aussi. Ils font des excuses à Monsieur BLOUD. Le Tourmalet, puis la montée de la route en terre vers les cols de Sencours et des Laquets sous un soleil magnifique, les réconcilient avec la montagne et le cyclotourisme malgré les voitures retrouvées, ô combien ! Ils n'ont néanmoins pas dédaigné le téléphérique qui les hissa directement au sommet du Pic de Midi de Bigorre, d'où l'on a un splendide panorama, avant de redescendre retrouver le campement. Une bonne journée : 3 cols de plus de 2 000 m à ranger dans la collection - sans oublier celui de la veille !

En conclusion, donc, un très beau souvenir, mais aussi le sentiment d'avoir eu de la chance, le passage

cyclomuletier d'un tel col est une extraordinaire expérience, nous aurions pu la gâcher par notre inexpérience et notre imprudence. Il faut absolument emmener de bonnes chaussures, des vêtements chauds, de quoi bivouaquer (au moins une couverture de survie en feuille d'aluminium renforcée) des vivres, une boussole, une bonne carte et... avoir du temps devant soi car les sentiers de montagne réservent des pièges à celui qui s'est encombré d'un vélo. Nous n'emmènerons les nôtres que dans des cas particuliers où un sentier permet de ne pas parcourir deux fois de suite, en sens inverse, des routes culs de sac mais fait la liaison entre deux itinéraires intéressants. Dans les autres cas, personne ne peut contester qu'un sac à dos soit plus pratique à porter !

Une route est en projet (avec tunnel) sur ce parcours ; devons-nous conclure qu'elle est inutile ? Qu'en pensent les éventuels cyclomuletiers ayant déjà passé ce col ? Nous serions ravis d'avoir leurs impressions.

Joëlle et Philippe GIRAUDIN  
CHATENAY (92)

# BREVE RENCONTRE

Il y a quelques jours, j'ai rencontré mon vieil ami François. C'est un vieux cyclo retraité, c'est-à-dire qu'à l'approche des 80 ans, il a jugé plus sage de ne plus affronter des périls routiers qui ne sont plus de son époque.

Il m'a raconté une histoire extraordinaire - celle qui va suivre - mais quand j'ai émis l'idée d'en tirer un récit pour la Revue du Club des Cent Cols, il s'est presque fâché : «Tout le monde va me prendre pour un vieux fou» m'a-t-il dit.

Il m'a fallu discuter ferme pour obtenir du Père François l'autorisation de publier son histoire. Il est vrai que comme lui je suis un randonneur solitaire et malgré les quelques trente années qui nous séparent, je suis à même de parler son langage. Si je n'ai pas encore connu d'aventure semblable à la sienne, il n'en est pas moins vrai que jadis, il y a bien longtemps alors que je passais des journées entières seul dans les bois à ébrancher les arbres qu'avaient coupé les bûcherons, j'ai bien souvent donné une traduction bizarre aux bruits de la forêt pourtant fort anodins : branche qui craque ou cri d'un bête des bois. Combien de fois, j'ai eu l'impression que quelqu'un m'appelait par mon prénom. Je n'étais pas fou j'étais même très lucide, l'esprit toujours en éveil prêt à détecter les patrouilles allemandes ou miliciennes qui traquaient dans les campagnes les réfractaires du S.T.O.

Je lui citai également le cas de Jeanne d'Arc, petite bergère solitaire qui interprétait à sa façon le langage du vent, des sources et des bois. Était-ce une folle ? Le père François se défend d'être un mystique mais cet argument assez insolite le décida à m'autoriser à conter son histoire : «Jeanne d'Arc me dit il - mais c'est précisément au cours de cette randonnée que j'ai traversé son village, j'ai même visité la maison du père Darque» Et il me remit un vieux cahier d'écolier dans lequel il avait consigné les aventures de cette insolite randonnée.

Avant de passer le stylo-bille au père François, je précise que cela se passait en 1960, année vraiment désastreuse au point de vue météo, à croire qu'il n'y aurait plus jamais d'été. Dès le départ cette randonnée de vacances prit un aspect des plus insolites, à croire qu'un esprit malin qui se voulait humoriste s'ingéniait à me jouer des tours. Qu'on en juge...

**19 Juillet :** ... étape placée sous le signe du chien vu qu'il a fait toute la journée un temps à ne pas en mettre un dehors ; pull-over et anorak sur le dos en permanence. A Saint Laurent du Jura, un thermomètre publicitaire marque + 5° C. Sous les averses les lacs jurassiens ont un aspect gris et luqubre. étape à Villers le Lac, hôtel des Cloches où au premier abord, on me prit vraiment pour un clochard.

**20 juillet :** je laisse le vélo pour une excursion en bateau au Saut du Doubs ; un mauvais canot a moteur baptisé «Marcelle»; quelques jours plus tard la même «Marcelle» fait naufrage entraînant plusieurs vacanciers dans la mort.

**23 Juillet :** ... averses diluviennes, vent glacial. Étape à Rambervilliers, hôtel du Nord. Dans la vallée de la Bruche (Bas Rhin), je suis resté bloqué à un passage à niveau gardé non seulement par des barrières mais aussi par des gendarmes. Soudain surgit à toute vitesse un autorail tout empanaché de drapeaux et de croix de Lorraine : «c'est de Gaulle qui vient d'inaugurer le monument de Struthof» m'explique un gendarme.

**24 juillet :** le grand événement de la journée a été le retour du beau temps ; la petite bergère de Domremy m'a porté bonheur car aujourd'hui le programme de la journée passait par son village. Étape à Nancy hôtel de l'Espérance.

**25 juillet :** ... espérance bien vite déçue. De nouveau le mauvais temps Pluie. Étape à Sarrebrück, hôtel

«Zum Stiefel» (traduction «hôtel de la botte»). Fâcheux souvenir rétrospectif, d'autant plus que j'ai bien cru un instant que j'allais en recevoir un coup dans le postérieur lorsque je vis toute une escouade de policiers faire irruption dans l'établissement et en ressortir traînant avec eux quelques «dames» aux allures ne laissant aucun doute sur leurs activités. Ignorant tout de Sarrebrück où je n'étais jamais venu, j'étais tout simplement tombé dans un «clandé»... à mon âge.

Mais revenons en arrière, à cette mémorable journée du 22 juillet, la pire de toutes.

Vers huit heures, je quittais Giromagny sous la pluie après avoir passé la nuit à l'hôtel du Soleil. Je vous jure que je n'invente pas toutes ces fantaisies météo-hôtelières. Après cela, comment douter de la réalité du récit qui va suivre et comment s'étonner qu'en plein XXe siècle il y ait encore des gens superstitieux ? Pourquoi rire des terreurs qu'éprouvaient nos ancêtres devant tout événement insolite que la science n'avait pas encore expliqué ?

Je reprend mes notes au soir de cette journée : «... conditions météo hivernales ou presque. Descente des cols transformée en glacière. Sur la route des crêtes vosgiennes, il n'y manquait que la neige pour se croire en Janvier ; brouillard limitant la visibilité à quelques mètres accompagné d'une pluie diluvienne et d'un vent arrachant tout sur son passage.

Je me trouvais donc là, sur la route des crêtes, à mi-chemin entre les cols de la Schlucht et du Bonhomme, arrêté derrière un repli de terrain pour reprendre mon souffle coupé par le vent ; autour de moi, le brouillard, poussé par la tourmente, franchissait la crête telle une cascade sautant un ultime rocher avant de tomber dans l'abîme. Le spectacle ne manquait pas de grandeur mais j'avoue l'avoir très peu apprécié.

C'est alors que deux ombres, sorties de je ne sais où, surgirent soudain à mes côtés, presque à me toucher, deux ombres tenant chacune un vélo à la main et recouvertes d'une grosse pèlerine de drap à capuchon pointu sous lequel je distinguais à peine leurs visages. Le premier, pas très grand me parut très brun de peau avec des yeux d'un éclat étrange dans le fond de son capuchon.

Mais ce fut surtout l'autre qui retint mon attention ; plus grand, il portait une belle moustache blanche et des lorgnons genre pince-nez comme jadis. Sous sa capuche, on devinait une casquette de drap d'un modèle démodé depuis longtemps ; jusqu'à sa bicyclette qui semblait sortie des premiers tours de France. Une expression de grande bonté se lisait sur son visage. Le plus étrange, c'est que ce visage ne m'était pas complètement inconnu ; je l'avais déjà vu quelque part... mais où ?

Notre surprise fut réciproque et nous restâmes là à nous dévisager pendant une bonne minute à savoir qui parlerait le premier. Ce fut le «vieux» qui se décida : «Sale temps» dit-il simplement «Oui...euh...sale temps» répondis-je fort embarrassé «Tu es courageux de rouler par un froid pareil, continua le vieux, c'est bien, il n'y a pas de mauvais temps pour un vrai cyclo.»

J'allais lui répondre que j'étais beaucoup plus cinglé que brave et que cela me faisait bien plaisir de voir que je n'étais pas le seul, mais une véritable trombe glacée ne m'en laissa pas le temps. Je fis le dos rond sous la rafale et lorsque je relevais la tête je me retrouvais seul, tout ce qu'il y eut de plus seul. Je fis quelques pas dans le brouillard en poussant quelques clameurs dans l'espoir de retrouver mes deux cyclistes mais ils avaient disparus comme emportés par le vent qui seul me répondit et ses mugissements me parurent soudain bien lugubres.

Je me pinçai énergiquement pour m'assurer que je ne rêvais pas puis, enfourchant ma bicyclette, je quittai ces lieux aussi rapidement que la visibilité me le permettait. Sans trop savoir pourquoi j'évitai de me retourner.

Je roulai ainsi pendant un kilomètre environ et j'arrivai près d'une cabane sur le seuil de laquelle un homme fumait sa pipe ; un bûcheron sans doute. Je lui demandai s'il n'avait pas vu passer deux cyclistes.

Il prit son air le plus étonné : « des cyclistes s'exclama-t-il, mais il faut être fou sauf votre respect pour venir ici à bicyclette par un temps pareil. Je n'ai pas quitté ma cabane de la journée et vous êtes bien le premier vivant que je vois depuis ce matin ». A ces mots, je sentis un frisson glacé me parcourir l'échine, un frisson glacé qui ne devait rien à la température ambiante. Si j'étais le premier vivant, les deux autres...qu'étaient-ils donc ???

Que Pierre Loti me pardonne si jadis sa littérature m'a fait sourire. Pouvais-je deviner qu'un jour les génies du brouillard me feraient connaître mon ignorance en mettant sur mon chemin les fantômes de nos bons vieux maîtres disparus comme autrefois les fantômes des marins perdus en mer sur la route des pêcheurs d'Islande. Il ne faut pas plaisanter avec ces choses là ...

Non, il ne faut pas plaisanter avec ces choses là, je suis de votre avis bon papa François, car ce jour là, vous aussi, tout comme les pêcheurs d'Islande, vous avez bien eu la fâcheuse impression d'avoir bavardé avec des trépassés.

Récit recueilli par René LORIMEY  
VILLEURBANNE (69)

# 200ÈME ? OU PAS 200ÈME ?

Jeudi 21 juillet 1975 : Dans une chambre d'hôtel d'Antakya (Turquie) affalés sur un lit, tous les trois, nous récupérons ; nos trois compagnons en font autant à côté... il faut chaud, lourd et humide... les quatre cyclos sont moites... depuis trois étapes le moindre raidillon mouille des chemises qui ensuite n'arrivent pas à sécher... Or hier, l'étape fut rude : d'abord 800 m de grimpette ; et puis après une descente somptueuse, satisfaction rare dans ce pays, plus de 40 km avec un vent violent dans le nez, sous un soleil étouffant. Le repos - prévu ici - n'est pas du luxe. Et puis reconnaissons-le : les 2 700 km déjà avalés commencent à se faire sentir dans les jambes et les organismes...

Pendant que les autres dorment à poings fermés (c'est beau la jeunesse !), je réfléchis ou plus exactement au bout d'un moment je calcule...

Nombre de cols déclarés au «club des cent cols» fin 74..... 187 si je ne me trompe pas ; ici impossible de vérifier, mais ça doit être ça ! Depuis un mois et demi que nous sommes sur les routes du sud-est européen, si nous avons accumulé les kilomètres, je n'ai pas l'impression d'avoir grossi mon capital «cols». Voyons, récapitulons !

En fait, ce n'est pas facile, car s'il y a quelques cols qui répondent bien à ce qui est défini dans le règlement du club, il y en a d'autres dont je suis certain qu'ils répondent à la définition géographique d'un col mais pour lesquels je n'ai trouvé aucune indication à ce sujet, soit que nos cartes - au mieux au millionième - n'aient pas de place pour les signaler, soit que les panneaux soient rédigés en caractères cyrilliques, en arabe ou en toute autre langue étrangère (vous savez, je sais un peu d'anglais, mais le Croate, le Bulgare ou le Turc ???). Essayons quand même de récapituler. Je reprends mon cahier de route.

Pas de doute : d'abord le Simplon en Suisse, avec ses 2 005 m, il me permet d'inscrire à mon tableau mon 13ème «plus de 2000 m» (pour mes jeunes compagnons, c'était le premier)... Ensuite il faut attendre la Turquie ; je me rappelle que lorsque j'ai sué sang et eau pendant 75 minutes pour arracher ses 900 m sur 12 km, j'ai lu une pancarte reconnaissant officiellement le caractère de «col», j'ai été heureux : enfin un de plus, c'était le Boludagi. Par contre, c'est sans effort, par une pente longue et douce, dans un cadre verdoyant contrastant avec l'avant et l'après que nous avons franchi l'Akyarma et ses 1560 m. Au Kargasekmes (1140 m), agréable surprise comme au Boludagi. Enfin je m'attendais aux deux cols du Taurus : le Caykavak (1585 m) et le Tepir... suivi d'un autre mot, à 1280 m, avec son village grouillant de vie de Bousda (il paraît qu'il n'y a pas si longtemps on y jetait des pierres aux étrangers qui le passaient...). Pour nous, l'accueil fut remarquable au sens premier du terme : on a été remarqué Evidemment ! quatre vélos aussi rutilants, aussi légers, aussi perfectionnés dans les pays d'Orient, ça ne passe pas inaperçu... on s'en est d'ailleurs aperçu. ! De là, plongée de 50 km sur la Méditerranée, non sans quelques rampes sèches en cours de descente...

Et puis, hier, d'Iskenderum au point zéro pour atteindre Antakya au point 100, il a fallu grimper jusqu'à presque 800. Consolation : le plus beau revêtement de route que nous ayons caressé de nos pneus depuis belle lurette.

Simplon : 188 ; puis ces six-là en Turquie ça fait 194. Passons aux «douteux» : d'abord en Italie du Nord entre Domodossola et Cannobio (sur les bords du lac Majeur), on s'est farci une de ces grimpettes dont on se souvient toute sa vie surtout quand on la fait en plein midi et après en avoir terminé au petit matin avec les 2000 du Simplon ; seulement voilà le col n'est pas franc. Et dans ce pays aux cartes et indications plus précises, rien, absolument rien. Passons ! Pas de chance avec l'Italie, parce que 10 km de la montée de Triesta à la frontière yougoslave ne sont pas un « passage de crête » ; pendant plusieurs kilomètres, on ne redescend pas. Par contre en Yougoslavie, où on s'est tapé 290 km de routes droites et plates de Zagreb à Beograd, où également on a caracolé dans de délicieux vallonnements (oh ! vallée de la Kréka) je n'en démords pas : là, nous avons dû quitter une belle route, parce que subitement à péage sur quelques kilomètres, nous avons emprunté l'ancien tracé qui nous a hissé avec ses pénibles faux-plats à un authentique col ; c'était entre

Belapanka et Pirlot, on était sûrement à plus de 1000 m ou peu s'en faut ! 195...

En Bulgarie, il y en a un - et un seul - et je m'en souviendrai : je l'ai pris au départ pour une route sinueuse et légèrement montante dans une forêt inattendue ; je suis passé du 50 sur le 40 dents et puis quand j'ai réalisé que ça se redressait sérieusement et que ça durait, impossible de tomber sur le 28 et la circulation des camions interdisait un court demi-tour en descente... En haut, ça redescendait tout de suite ; impossible de déterminer une altitude ; je m'en suis vu avec ce gros développement pendant des dizaines de minutes , c'était entre Novi-Han et Ihtimann. Vous pouvez aller vérifier. 196.

Après les 220 km de toboggan de la Turquie d'Europe, et tout droit (c'était gai, je vous le jure ; cette sacrée ville d'Istanbul, on a bien cru qu'elle n'arriverait jamais !) et après autres monotonies, soudain répétition de Novi-Han-Ihtimann ; mais cette fois je me méfiais. Et je me rappelle avoir rejoint un des jeunes et lui avoir dit : «on dira ce qu'on voudra, le cyclotourisme, ce n'est vraiment agréable qu'en montagne !» Entre Hendek et Duzce le 197ème. Vous n'allez pas me refuser de compter le «col» entre Yenicaga et Gerede. Cette journée-là, je ne l'oublierai jamais et en particulier, dans son déroulement, ce col surprenant ! c'était le 18 juillet . Le matin nous avons escaladé le Boludagi dont j'ai déjà parlé. Puis après une descente rapide, la route longeait, en le remontant, un joli torrent pour nous faire déboucher sur un faux col et une aimable descente. Nous pensions en avoir fini avec les efforts pour la journée à tel point qu'à un détour du chemin, nous avons jeté les yeux sur un lac qui occupait un fond de vallée subitement devenue aride. Tout d'un coup, en les levant (les yeux) qu'est ce que nous apercevons déployant toute sa sinuosité dans un désert hallucinant, la route se remettait à grimper, à grimper ; et sous un soleil qui devenait alourdissant après 11 h. On est redescendu sur le 28/26, on a remis ça sur huit longs km et en haut, la voiture de ravitaillement n'était pas là : «ils» ne s'étaient rendu compte de rien ; en haut, c'était le village de Gerede ; on a redévalé... et après la pause de midi, pour rejoindre un camping, nous avons commencé l'assaut de ce qui allait se révéler le lendemain comme étant les premières pentes de l'Akyarma. Alors entre Yenicaga et Gerede (198). A Ankara, «on» nous avait dit : «vous savez, jusqu'à Cappadoce, pas de difficultés majeures ; rien que la côte de Bala !» «ON», c'était des gens qui n'avaient jamais fait la route en vélo. Oh ! pas de difficultés majeures, peut-être ! mais une accumulation de difficultés mineures, dans la désolation du haut plateau d'Anatolie qui vous scient les pattes et le moral. Rassurez-vous les unes et l'autre ont tenu... même dans l'abominable «côte» de Bala, que vous voudrez bien me compter comme... 199ème col. Tiens ! 199... le 200ème ? non je ne peux pas compter le passage entre Kaman et Kirshéir... Après la Cappadoce, ce furent les officiels du Taurus... Pour aujourd'hui, dans la petite chambre d'Antakya, restons en là !

Sera-ce à la fin de ce raid que je le franchirai ce 200ème ? Cette fois, je ne me penche plus sur mes souvenirs tout chauds, mais sur ma pauvre carte. Rien, elle n'indique rien, sauf l'énorme «Dahr el Baïdar» avec ses 1500 m en partant du niveau de la mer à Beyrouth, sur la route de Damas. Mais y parviendrons-nous ? D'abord parce que nous avons une possibilité de passer en Syrie par l'intérieur (Homs, Hama...) ensuite parce que la fatigue commence à se faire sentir... Mais demain, pour aller d'Antakya à la frontière syrienne, comment ça se présente ? Rien toujours rien. Un petit trait rouge anguleux qui indique «route sinueuse» peut-être montante et descendante ; c'est tout. Et quand nous décidons de prendre la route de la côte de préférence à celle du désert, à cause des possibilités plus sûres d'accueil (on nous a donné quelques adresses dans ce secteur, pas dans l'autre) nous sommes absolument certains que nous n'avons plus qu'à accomplir une «formalité» pour atteindre Beyrouth par les ports de Lazkiyé, Tartus et Tripoli.

Vendredi 1er août : à l'heure où nous partons, il ne faut pas compter se voir servir un petit déjeuner ou quelque chose d'approchant. Trop heureux que la porte nous soit ouverte? Qu'à cela ne tienne ! les deux fidèles occupants de la 4 L prendront les devants et nous en prépareront un quand ils auront trouvé un endroit adéquat. Dès la sortie de la ville, la route s'élève. Mais comme elle est blottie dans de la verdure (mais oui !) qu'il n'y a plus de vent comme avant-hier, qu'elle serpente en nous réservant une surprise tous les 100 mètres, nous ne nous méfions pas. Toutefois, quand nous repérons la 4 L, nous avons un creux à l'estomac. «Rite» du petit déjeuner , depuis six semaines, sauf les jours d'arrêt dans les grandes villes à visiter, c'est presque aussi inamovible qu'une cérémonie liturgique, une ancienne évidemment !



Et on se remet en selle non sans avoir échangé quelques impressions sur cette route qui nous apparaît comme traîtresse. Encore un peu de fraîcheur.. .et puis soudain on en sort, on vire à gauche, or. franchit un petit pont sur un torrent à sec et on la voit qui s'élève à flanc de rocher nu jusqu'à.. .jusqu'à ce qu'un virage plus prononcé nous la cache. Qu'est-ce, qu'il y a derrière ? Eh bien, derrière, ça continue et ça continuera encore longtemps ; une heure ? une heure et demie ? je ne sais plus. Enfin, une légère échancrure dans la ligne de crête... Bon dernier, j'aperçois mes compagnons qui m'attendent pour me montrer qu'après une légère descente, là-bas, loin, ça remonte encore !

Mais là-bas au moins, on ne perçoit plus aucune montagne derrière celle qui nous est visible. Bof ! on l'a déjà eue, cette surprise. Un peu de thé, quelques gâteaux secs ou fruits... en selle ! Cette nouvelle ligne de crête, elle est tout de même un peu plus loin qu'elle n'y paraissait au premier coup d'œil. Enfin un dernier coup de rein ! le voilà ! Non, mes jeunes copains ne sont pas là, ni la voiture ; la route fait un tournant à droite et sous mes yeux stupéfaits, elle remonte dans un nouveau vallonnement vers... vers quoi ? je n'ose plus croire que là-bas dans le fond ce sera fini... Pourtant, je «les» vois, qui se sont regroupés et qui m'attendent. Peut être est-ce enfin la bienheureuse descente vers la frontière et la Méditerranée ? Et avec eux, je scrute le profil de la route, qui, après une courte descente dont la fin échappe à nos yeux, file un bout à droite, un bout à gauche... A gauche, ça descend mais à droite ça remonte. Je veux croire que nous aurons à aller à gauche ; mais mon sens de l'orientation me révèle que nous ne couperons pas à celle de droite. Il n'y a pas tellement de routes passablement goudronnées dans ce f... pays qu'on puisse imaginer qu'en allant à gauche on contournera la montagne. Et c'est bien à droite que nous verrons indiqué Yayladagi... Ce fut dur ! mais pas autant que la déception suivante et la remontée qui se cachait encore au bout de cette interminable route.

Il va être 11 h 30 ; voilà plus de 40 km que nous peinons dans cette terre aride, désolée, sans qu'elle soit toutefois un désert... Et puis une longue ligne droite et plate ; arrêt-buffet, visiblement personne n'y croit , c'est encore un chausse-trappe. Et pourtant, cette fois, c'est vrai ; deux kilomètres plus loin, la route fait un crochet à gauche dans une belle forêt au pied de laquelle sur notre droite nous apercevons un village qui sera en effet le dernier village turc. Nous descendons pendant 7 à 8 km. La frontière est à 5 km en légère remontée, mais cela, je le dis aujourd'hui. Ce jour-là nous décidons de chercher un terrain de camping à Yayladagi (bien nous en a pris, car après le passage de la frontière, en Syrie, ça remontait de plus belle pour franchir un authentique col, mais pas signalé, après Kassab !)

Ce vendredi nous n'aurons parcouru que 50 km, la plus courte de nos étapes mais une des plus pénibles. Certes avec ce long plat au bout (je n'ose écrire «au sommet» !) et cette montée entrecoupée de descentes assez prononcées, ce n'est pas tout à fait un col. Mais quand même vous allez me le compter ou non, mon 200ème ? : sera-ce celui-là ou le suivant, celui de Kassab, ou celui... des Vosges que j'ai «fait» depuis mon retour en France ? J'aimerais tellement que ce fût «celui-là» qui, n'a pas de nom et que je ne retrouverai jamais ailleurs ! Si. c'est une entorse au règlement, faites un référendum pour connaître l'opinion des éminents membres du Club. Et glissez leur comme renseignement : « faites lui une fleur, il a 55 ans ! »  
d'un carnet de route Genève-Beyrouth, 4050 kms

ETE 75

François MUDEY  
PARIS (75)

# IMPROVISATIONS...

Soir de 15 août à Roquebillière. La couche est un peu ferme : du foin sur du béton ; le sommeil tarde à venir et je rêve aux trois journées écoulées. Nous sommes ici parce que le ciel était trop noir sur le Grand Paradis, le Valais et l'Oberland et comme mon compagnon a de vieux comptes à régler en ces lieux qui sont pour moi des terres vierges....

Premier bivouac dans le foin à Chavailles, terminus d'une belle petite vallée perdue du côté de la Javie. Notre projet de passer le col de la Baisse est trouvé saugrenu et un peu insensé ; le col du Talon est tellement plus rapide, facile et évident ! Ouais ! C'est plutôt une piste incertaine mais qui nous mènera sans grands problèmes à Château Carnier. Plus loin, la lecture réjouissante d'altitudes fantaisistes sur les bornes du Col des Champs nous fera oublier la dure montée. Un col qui me rajeunit de quelques vingt ans.

Entraunes. L'intermède routier est terminé. Nous coucherons ce soir au chalet de la Boulière où nous aurons conduits un curieux sentier interminable par une gorge tourmentée et un encorbellement taillé de main d'homme. Le maître de céans, un brave Italien du Sud, hospitalier et bavard, fait la conversation à lui tout seul. Notre italien scolaire (et lointain) se révèle insuffisant. Petit extrait du dialogue : - Dove abita ? - Valensuola - Che Provincia ? Ici, haussement d'épaules. «Ma... Les Basses Alpes !»

Bien sûr, il s'agissait de Valensole. Tôt le lendemain, nous sommes au col des Trente Souches. Le ciel se couvre. Il faut descendre aux Tourres pour remonter au col de Pal par un bon sentier. L'itinéraire direct n'est plus qu'un souvenir lointain et un touriste providentiel, hier, nous a dissuadés de le prendre. Le col de Pal est dans un décor de schistes noirâtres et de prairies ravinées que nous dévalons pour retrouver la route de Demandols. A St Etienne de Tinée, il est midi, les restaurants affichent complet et nous casserons une croûte mélancolique sous un abri de cantonnier, en regardant tomber l'averse.

Pierre Blanche. Le long vallon de la Mollière est parcouru par un sentier dallé desservant d'anciennes terrasses cultivées que la végétation dense a reprises. Les mouches nous font un bout de conduite, grouillantes, acharnées, odieuses. Un mauvais chemin, traduit sur la carte par un semi-pointillé optimiste, nous ramènera à Boréon. Ravinements, ornières, boue, dégorgements de torrents, tout y est sur le versant est. Mais quelle belle descente du Boréon à St Martin Vésubie... Et ce beau matin du 16 août, nous remontons la roide vallée de la Gordolasque, perdant une petite heure en loupant un panneau qui nous tourne le dos à la montée. La contemplation des cimes du Mercantour fait oublier le portage dans la caillasse. Vus du pas de l'Arpette, les lacs ne sont pas idéalement bleus sous le ciel maussade, mais ils sont là et apportent cette joie paisible qui suit les grands efforts. Cette fois, nous trouvons du monde : nous sommes dans la vallée aux écritures que, ô honte, nous ne chercherons même pas. Au diable la culture, le temps est court. Je préfère photographier d'attendrissantes petites joubarbes, qui, elles, ont le bon goût de pousser à côté du sentier. Un admirable chemin pavé, après la baisse de Valmasque, longe longuement trois grands lacs. C'est un des grands moments de notre randonnée ; les véritables merveilles sont sur ce versant. Hélas, il nous faut renoncer à rallier Tende par Peyrafica, faute de temps, et nous rejoignons La Brigue par ce petit paradis perché qu'est le vallon de Casterine. Il nous faudra, à Val del Prat, débarrasser une cabane à outils, barboter du foin sur une meule, pour passer une nuit «confortable». Rassurez-vous, tout a été remis en place le lendemain.

17 août. «Une belle aventure à tenter» affirmai-je il y a un an à propos de cette route qui chevauche la frontière du Mont Grai au col de Tende. Eh bien, c'est vrai ! Râleurs du col de Balès, mécontents rencontrés dans l'Estivère, s'abstenir. Aux autres, ceux qui savent accepter l'imprévu; il sera beaucoup donné (à nous, la brume a pris beaucoup !) La route grimpe vers la frontière par le col Linaire marqué par un léger palier et trois kilomètres de goudron (à savourer lentement, car il n'y en aura plus d'autre) Belle forêt jusqu'au pas de Sanson, portion facile jusqu'au pas de Collardente où l'on repasse en France. Un chemin herbeux en pente soutenue, remonte au pas du Tanarel. La vue est très belle. On décroche sur Monesi par quelques lacets rapides, puis une route à flanc de montagne, parfois en bonne terre battue mène au col de Vieille

Celle. Quelques voitures. Mon comparse s'est évaporé dans la brume, ma chaîne refuse le 26 dents, j'ai faim, je zigzague, je peste et je jure. Il m'attend dans un virage et se marre doucement en écoutant ces imprécations qui fusent du brouillard. Rencontré un mouton agonisant au bord du chemin ; Michel lui a donné à boire. Éclaircie, descente, un col en prairie, mais lequel ? Sur cette route irréaliste, hors du temps, nous ne savons plus. Ce joyeux groupe doit le savoir, qui pique-nique au son du transistor. Le silence de ces espaces infinis doit les effrayer. Je suis méchant de dire ça car nous nous retrouvons parmi eux, mangeant côtelette, fromages et goûtant de la fiasque. Joyeux propos, photos qui nous enverrons à Savone en témoignage de bon souvenir. Des spéléos croisent par là : nous sommes dans le Marguareis, au col des Seigneurs. Le désert calcaire que nous traversons à l'air d'un glacier, sous le soleil diffus, magnifié par le pouce-café très fort qu'il a fallu boire avant de partir. Montées, virages étonnants, échappées rapides du regard sur les vallées piémontaises quand la brume se déchire. Deux cols encore puis le relief s'abaisse, le col de Tende apparaît dans un vaste décor où l'homme a tracé des routes, des routes. Le premier coup de semonce retentit, puis tout va très vite. Nous nous engouffrons en catastrophe dans la station du téléphérique, grouillante d'humanité. A la première accalmie quelques audacieux dont nous sommes essayent de s'extraire du magma, mais un terrifiant coup de tonnerre sur un pylône renvoie tout le monde à l'intérieur. Enfin, au bout d'une longue heure, nous parvenons à partir.

La contemplation de deux versants de col est assez rarement offerte. Contournant les flaques, nous admirons les innombrables lacets herbeux qui dévalent sur la France et la large chaussée italienne. Au tunnel, sous le soleil revenu, nous retrouvons l'asphalte et les autos. Limone, Borqo San Dalmazzo et la route de Larche? Circulation, chaleur lourde, fatigue...nous regrettons notre caillasse, mais elle nous attend après le dernier village de la vallée de l'Arma. A Santo Maurizio, un jeune homme nous offre cordialement sa grange. Je resserre des écrous. Tout le monde vient voir. Nous mangeons une assiette de soupe et deux oeufs en compagnie de la mère et de son autre fils (je suppose) un grand gaillard au front bas. Il nous attend le lendemain au pied de l'échelle et nous fait payer un peu cher son hospitalité. Il a trouvé ses Américains...

18 août. Colle Calcavera, large chemin pierreux auquel il faut faire de temps en temps les honneurs du pied. Là-haut, le cirque montagneux est magnifique ; je ne le décrirai pas, ne sachant m'y prendre. Nous pourrions rejoindre Acceglio par la Gardette. Michel le regrette maintenant, mais nous préférons passer le col del Mulo. L'érosion a effacé la route sur le versant nord mais celle-ci reprend au Gias Maro et descend longuement sur le valle Maira. Ravitaillement à Acceglio, puis c'est la rude montée goudronnée à la sortie du bourg et après Chiappera jusqu'aux dernières granges. De là, il faut s'élever au jugé à travers des prairies marmitées comme si la guerre était passée. C'est long pour atteindre le col de Mary. Je me retourne quand même souvent pour admirer une merveilleuse aiguille calcaire qui règne sur ce bel ensemble montagneux. Le versant Ubaye est très beau lui aussi, mais nous courons car le jour s'en va. A Maljasset, Michel répare... une crevaison et il fait nuit noire quand nous arrivons à Combe Brémond où nous trouvons l'habituelle hospitalité. Puis nous sommes passés sur Ceillac par le col Tronchet, sur Château Queyras par le col de Fromage et le sommet Bûcher. Cols faciles parcourus par le G.R. 5 et offrant des vues circulaires de toute beauté. Mais la Font Sancte est plus belle à voir grandir quand on s'élève au petit matin par le col des Estronques. Le soir, nous couchons aux chalets de l'Eychaillon parmi des jeunes en rupture de cité qui avaient choisi de vivre là un mois ou deux essayant de se retrouver. Agréable soirée !

Col des Ayes franchi dans l'autre sens il y a dix ans. Briançon, le Lautaret, les foules vacancières. Notre point de chute est Valsenestre, mais le Bourguignon agrmente le parcours par Villard Notre Dame et la Maison du Loup : ses moyens le lui permettent ; il est toujours devant à pied comme à cheval, et n'arrivera qu'une heure après moi. Gérard et mon épouse nous ont rejoints, on plante la tente. Soleil brille encore deux jours !

Le lendemain nous donnons l'assaut au col de la Muzelle, vaguement inquiets. On nous en a tant dit... c'est vrai, cette pente de schistes boueux est très raide ; elle ne permet guère de repos et ne tolère pas les glissades. Eviter de la passer après de fortes pluies et la faire à la MONTEE ; mais c'est un muletier de grande classe. La descente sur le lac est facile, mais il serait dommage d'en rester là. C'est pourquoi nous repartons

par le col du Vallon aux innombrables lacets très courts pour rejoindre le Lovitel. Nous avons le temps, le brouillard s'est résorbé et nous nous emplissons à nouveau les yeux de ce lac de rêve. Le balisage est bien utile dans le chaos rocheux du sommet. Juste avant le Lovitel, une courte cheminée pose des problèmes à des demoiselles mal chaussées. Gérard leur prête son bras secourable. Puis on se fait passer les vélos. Il fait bon être trois. « C'est du vice » me disait ce jeune confrère lillois au col de Pierrefitte ; peut-être bien dans certains cas. Je ne me pose plus la question.

Les sept kilomètres de Bourg d'Arud à St Christophe se laissent grignoter dans la douceur du beau soir d'août. Gérard monte loin devant. Nous pensons tous deux à la dernière journée. Renseignements pris auprès de gens hautement qualifiés, nous allons passer sur le Valgaudemar et rallier Mens ou Grenoble. Au matin le temps est exécration. Michel rejoint en voiture la gare de Grenoble, les deux autres se tremperont comme des rats jusqu'à Vizille. Déconfiture totale. Nous ne passerons pas le col du Gioberney cette année. Qu'importe nous reviendrons.

Marcel BLOUD  
CLAIX (38)

# «LES YEUX FERMES, JE RECONNAITRAIS LA CORSE A SON ODEUR»

Napoléon Bonaparte

Par la route forestière qui serpente dans l'étroite vallée de la rivière Solenzara, nous étions passés sans transition en quelques centaines de mètres de la plaine sans attrait qui borde la côte orientale au coeur même du maquis, un maquis gai, souriant, épanoui sous le soleil encore très timide de ces premiers jours de printemps. Les genêts calycotomes, stimulés par la nouvelle sève, repartaient par leurs longs aiguillons à la conquête de l'asphalte, mais leurs fleurs jaunes agitées par la légère brise comme d'innombrables papillons leur ôtaient tout aspect agressif. Et c'était une profusion de cistes : cistes blancs à fleurs jaunes, cistes à feuilles de sauge, cistes de Montpellier, cistes blanchâtres à fleurs rappelant l'églantine, cistes corses fleuris de rosé comme les précédents, d'où jaillissaient les bouquets jaunes du genêt corse aux fines aiguilles et les touffes blanches de minuscules fleurs de bruyères ; tronc martyrisé des chênes-lièges, feuillage vernissé des arbousiers, yeux tourmentés et curieux alaverts semblables à des oliviers s'étagaient sur les collines dans une exubérance de myrtes, de lentisques, d'hélianthes, un enchevêtrement de clématites, de salse-pareilles, de chèvrefeuilles et de vignes sauvages qu'éclairaient d'un jaune clair les cascades florales de cytises. Dans un virage, une bouffée de parfum acre nous saisit, abritées du vent se trouvaient réunies les plantes les plus odorantes du maquis : la fêrule, l'immortelle, la virule visqueuse, l'épiaire poisseuse, et là, en bordure du chemin, une touffe d'asphodèle dressait fièrement sa grappe blanche. Un merle fusa d'un genévrier et affolé plongeait d'un vol en zigzag vers le ravin.

Après une légère descente, la végétation s'éclaircit et la rivière parut sourdre de l'immense forêt de puis de Tova, de plus en plus nombreuses, les roches dentelées surgissaient du maquis ; la route s'élevait et les arbustes cédaient la place aux pins ; le paysage devint agreste. Les aiguilles de granit rouge de la punta de Malandra et de la punta de Mufrareccia découpaient profondément notre horizon. La pente de la route s'accroissait et Pierrot, par principe plutôt que pour exprimer une réelle souffrance, commença à grogner. A la sortie d'une tranchée taillée dans la roche rouge, le col de Larone se détacha sur un ciel gris. Qui déclencha la bagarre ? Tous ensemble sans doute ; qui déboucha le premier au col ? J'ai oublié. Une bise très fraîche nous accueillit et en un tour de main, collants, pulls et ponchos, gants et bonnets étaient revêtus. Droit devant nous, noyés dans les nuages noirs, se dressait l'immense muraille des aiguilles de Bavella. La brise fraîchit encore et quelques flocons de neige virevoltèrent. L'unique voiture qui nous avait dépassés rebroussait chemin. Il fallait renoncer. Demain, si Dieu le voulait, nous atteindrions le Col de Bavella par la route de Zonza.

«A Zonza, vous êtes à neuf kilomètres seulement du Col de Bavella»

Les Guides Bleus

Pierrot et Gabriel chantaient, le ciel s'était éclairci depuis la veille et malgré l'aridité du paysage, le baromètre de l'humeur était à l'optimisme. La route forestière numéro onze qui, dès la sortie de la ville, s'élève vers la forêt de l'Ospedale, élargie et récemment revêtue, n'offre que la difficulté de pourcentage de la pente. Nous avons fait un bout de chemin avec deux couples de cyclo-campeurs beaucoup plus lourdement chargés que nous et rapidement distancés, malgré plusieurs arrêts pour admirer derrière nous la baie de Porto Vecchio. La route, dessinée sur un terrain rocailleux, atteint le col de Tagliomaggiore, passe la crête de Fingia, le col de Punticella et entre enfin dans la magnifique forêt de conifères de l'Ospedale où sa bordure de pierres taillées et les alignements de pins lui donnent un aspect d'allée de parc. La pente est raide. Geneviève, en bonne forme, montait assise, en souplesse. Pierrot, l'amour propre chatouillé, affectait une facilité que démentaient la congestion du visage et la position de la casquette. Le village d'été de l'Ospedale est bâti sur une sorte de corniche qui domine la côte Sud-Est et donne par temps clair une vue jusqu'aux rivages de la Sardaigne. Les maisons en pierre de taille ont un aspect un peu sévère. La route le traverse, tourne à droite en s'élevant jusqu'au plateau et pénètre dans la futaie de pins laricio aux superbes troncs rectilignes. Le sol tapissé de fougères, les longues «barbes» moussues et l'abondance des lichens

sur les troncs ainsi qu'une petite bise nous invitèrent à enfiler nos chandails. D'ailleurs le ciel s'assombrissait rapidement, les premières plaques blanches apparurent sur les bas côtés du chemin et bientôt nos pneus croisaient et recroisaient sans fin leurs sillons dans quelques centimètres de boue blanchâtre. Nous descendions, négociant les virages avec prudence ; la forêt s'éclaircissait ; lorsqu'elle n'offrit plus son abri, la neige s'épaissit sur le chemin et la bise se fit plus vive. Le col d'Illarata, dans un site de rocailloux, désolé, offre une vue étendue jusqu'aux aiguilles de Bavella et l'Incudine. Mais comme la veille, le ciel était bouché. La descente sur Zonza fut pénible, le bitume avait fait place à la terre battue et aux nids de poules. Comme nous sortions de la zone enneigée, la pluie commença à tomber.

Peu avant Zonza, une bande de cochons galopant un moment en notre compagnie nous arracha à notre torpeur mais ce n'est qu'en attaquant la deuxième ration d'omelette au broccio que mes orteils s'assouplirent et que mes doigts retrouvèrent leur sensibilité. Gabriel, tout en piquant régulièrement dans son assiette consultait déjà ses cartes, Geneviève hésitait entre un supplément d'omelette et le jambon fumé et Pierrot, les yeux au ciel dégustait un verre de ce vin rouge parfumé, solide et musclé qui en deux bouteilles et un heure de temps nous avait rendu vie et courage. Au dessert, les vêtements épars sur les chaises et les radiateurs dans la salle du restaurant avaient séché. «C'est ma tournée» annonça le patron en posant sur la table une bouteille d'eau de vie du maquis.

La pluie s'était établie, fine, tenace comme en hiver. Nous avons encore renoncé et tournant le dos au col maudit, le cœur encore chaud de l'accueil de notre hôte et peut-être aussi de son eau de vie, nous reprîmes la route tortueuse et boueuse.

Le bateau prit son cap, les îles sanguinaires se détachèrent quelques minutes sur le fond lumineux de la baie d'Ajaccio, la brise se chargea d'embruns ; un dernier regard à tribord sur l'immense crête derrière laquelle nous imaginions Bavella. «Nous reviendrons» décida Geneviève en poussant la porte de la coursive.

Emile GOUTTES  
Chambéry (73)

En conclusion de ce récit je ne peux vous cacher ce magnifique paragraphe de lettre que notre grand ami MARTY adressait à un sociétaire de notre confrérie ; que Francis nous excuse de notre indiscretion mais il ne nous est pas possible de cacher cette fresque. ...

**« La Corse est vraiment le paradis des cent cols ; je la compare à un cerisier où, la bouche encore pleine, on continue à cueillir et l'on doit en laisser à regret en se promettant d'y revenir pour achever de le plumer » !...»**

# PREEMINENCE DE LA MONTAGNE

Après 50 ans de cyclotourisme, je reste convaincu que la montagne est le champ d'action idéal du cyclotourisme et le cyclo alpinisme sa quintessence. Peu importe si cette passion a eu pour origine une certaine idolâtrie pour les «géants de la route» ou si plus tard l'âge ne permet plus des traversées ambitieuses. Il y a certaines impressions qui ne trompent pas et qui restent inoubliables. Les plus fortes que j'ai ressenties sont liées à l'Oisans et aux Dolomites, les deux massifs montagneux que j'ai toujours élus.

Quand je parle de l'Oisans, je pense invinciblement au plateau d'En Paris. Je me revois, au départ de Besse ou de Mizoen, sur un chemin de char raboteux, cahotant dans l'immensité des alpages, doublant parfois un minuscule oratoire. Et soudain, à un virage apparaissent le Doigt de Dieu et les grands glaciers de la Meige. Au premier plan de pauvres masures sont comme écrasées par la majesté de la révélation. On chemine alors comme sur un toit du monde, poussant le vélo avec des glaciers à portée de la main et le ciel au dessus de soi. On rencontre parfois des bergers philosophes et leurs vaches qui broutent l'herbe courte et parfumée, mêlée d'edelweiss

On arrive ainsi à Rif-Tord, où une amie de la montagne a élevé un petit chalet hôtel. J'y ai passé une nuit qui n'en était pas une en réalité : une lune énorme et sans le moindre halo inondait de lumière l'alpage où apparaissaient d'étranges séracs qui étaient simplement des mottes herbeuses baignées de lumière argentée. Sous les étoiles innombrables, les glaciers du Mont de Lans et de la Girose avaient presque leur éclat diurne. À l'Est, dans un étroit vallon, se dressaient, élégantes et acérées, les Aiguilles d'Arves. Ce fut une fausse nuit, à la fois laiteuse et argentée, où l'on aurait pu aisément lire son journal.

Comme nous étions à 2200 mètres d'altitude et au début de septembre, l'herbe était givrée au petit matin. Mais deux ou trois heures plus tard, je me trouvais près du point culminant du plateau sous un soleil bien-faisant dans l'air «pas remué d'une ride». J'étais sur une arête en face de la plus belle silhouette alpestre d'Europe et de beaucoup d'autres cimes. En me retournant, j'apercevais les Grandes Rousses. À 200 mètres au dessous de moi je pouvais observer le spectacle émouvant de la vie pastorale primitive : près de bergeries à demi ruinées, de petites formes grises se distinguent à peine des pierres, se mettaient soudain à bouger et l'on voyait alors qu'il s'agissait de moutons. Des vaches allaient en procession boire à un lac minuscule qui dominait de mille mètres la vallée de la Romanche dont on devinait l'abîme. Par moments on entendait quelque clarine ou bien les exclamations des bergers qui parvenaient assourdies. J'eus du mal à m'arracher de cette contemplation et à poursuivre la route en direction du Chazelet. Je négligeai même de revoir le lac Lerié, pourtant si beau. Qu'eut-il ajouté à ces instants de plénitude ?

En descendant sur le Chazelet, on aperçoit au Nord-Est une foule de hameaux qui semblent s'enfoncer vers les Aiguilles d'Arves : les Terrasses Ventelon, les Hières, le Clôt, Valfroide. Ces villages, dont l'altitude est voisine de 2000 m, ne connaissent plus la misère d'antan. Je sais qu'à Valfroide des bergeries en ruines se paient un bon prix. Si l'on remonte la Vallée du Ga au Nord-Ouest, on trouve successivement le Chazelet, plus Clôt Raffin, naguère en ruines et où j'ai vu récemment une maison entièrement rénovée, ensuite les trois rivets : d'en Bas, du Milieu, de la Cime et enfin la Buffe. Si on en a le loisir, on pourra s'amuser à chercher entre le Rivet de la Cime et la Buffe les ruines des cabanes de Salomon. Ce Salomon aurait vécu au 18<sup>ème</sup> siècle et avait la réputation d'un homme très riche qui prêtait aux rois. Il passait pour posséder des mines d'or dans le pays, mines qu'on n'a jamais pu retrouver. Il existe en tout cas aux Petites Buttes un chalet en bon état, lambrissé de mélèzes où l'on peut lire des initiales : P.S. (Paul Salomon ?) et la date 1717 sur les lambris.

Mais trêve de légendes ! Au dessus de la Buffe s'élève le col de l'Infernet, le plus beau peut-être de l'Oisans. De là haut, on aperçoit vers le Sud la presque totalité du Massif de la Meije et des Écrins, tandis qu'au Nord-Est se dressent, en voisines, les merveilleuses Aiguilles d'Arves. C'est pour moi un souvenir incomparable mais je ne sais si la traversée est aujourd'hui possible. On m'a signalé que le sentier sur le versant savoyard était éboulé dans un passage délicat. A-t-on des nouvelles récentes de ce côté-là ?

Quand je songe aux Dolomites, c'est le souvenir de ma dernière visite en 1957 qui est le plus vivace. Je venais de découvrir l'Alpe de Siusi qui me paraît être le cœur des Dolomites. C'est un alpage sans route mais non sans touristes. On y monte en téléphérique d'Ortisei puis un télésiège vous descend en un instant au plateau de l'Alpe à 2000 m d'altitude. Là je reçus un choc tant la vue est bouleversante sur la Sella, les Odle, le Sassolingo, le Seillar. Le ciel tourmenté donnait un relief intense au paysage et j'en oubliai totalement la foire aux touristes. Longtemps je me promenai sur le plateau parsemé de chalets, de pensions. A certains endroits, on croyait toucher du doigt les colossales parois calcaires. Devant ce prodigieux panorama, où se dressaient tant de cimes étranges, colorées, déchiquetées, je crus bien que j'étais en présence de la plus belle région montagneuse d'Europe. Aujourd'hui je n'en suis pas si sûr et c'est bien entendu l'Oisans que me rend moins affirmatif.

Le lendemain je me trouvai à 1900 m d'altitude à la bifurcation des cols Gardena et de la Sella. Là encore, c'est un lieu qui connaît les foules et notamment celles du Giro. La route du col Gardena côtoie de gigantesques escarpements de la face Est de la Sella et lorsque j'aperçus le clocher-bulbe de Foscolo se détachant sur les vertigineuses murailles calcaires, je reçus un nouveau choc. C'est, sur le plan de la grandeur, le site le plus extraordinaire des Dolomites. Un peu plus tard, une pluie glaciale mettait fin à mon exaltation. Je devais continuer quelques jours et avec des fortunes diverses, ce voyage dans les Dolomites enchantées. Mais ce sont ces deux moments privilégiés qui l'ont marqué; avec ceux que js relate plus haut dans la traversée d'En Paris, il s'agit bien d'une quintessence plus évidemment sur un plan esthétique que sportif et j'y vois la confirmation de la prééminence du cyclotourisme montagnard,

Paul CURTET  
GRENOBLE (38)



# AIR PUR ET CHEMINS TRANQUILLES

Si l'on s'en rapporte aux échos qui nous sont parvenus du dernier B.R. des Alpes, le nombre de voitures déambulant sur le parcours devait atteindre - sinon dépasser - celui des cyclos en opération ; je veux dire, le nombre total des véhicules motorisés : voitures accompagnatrices prêtes à voler au secours des désemparés, plus celles des touristes promeneurs, vacanciers et autres, et n'ayant aucune relation avec l'épreuve et ses participants.

J'aimerais connaître la proportion d'oxyde de carbone contenu dans l'air supposé pur que durent alors ingurgiter les poumons de nos camarades en plein effort... !

Il faut se rendre à l'évidence que le nombre de ces routes que l'on disait écartées et tranquilles diminue avec une rapidité effarante. Par conséquent, de celles non encore atteintes par ce mal du siècle, dépêchons nous de profiter de leur beauté dans la salubrité et la paix.

Au hasard des quelques centaines de cols qu'avec mon épouse nous avons franchis, je me suis arrêté sur une poignée d'entre eux que je voudrais signaler plus particulièrement à ceux de nos camarades encore au début de leur collection, tant pour la relative tranquillité dont ils jouissent encore que pour l'impression de beauté et de charme qu'ils nous ont laissés. Cette sélection bien sûr n'est pas restrictive. Et à chacun de nous le plaisir d'autres découvertes.

## COL CARABES 1264 M (MICHELIN 81, PLI 4/5)

A 18 km S.E. de Luc en Diois est Valdrôme, minuscule localité retirée dans une situation un peu austère mais captivante. On monte doucement vers la Bâtie des Fonds (on devrait dire «des Fonts» à cause des nombreuses fontaines qui s'y trouvent) côtoyant la source de la Drôme, puis on s'élève par une pente moyenne et assez régulière, dans un paysage agréable jusqu'au sommet du col. Dès le début de la descente le décor se révèle splendide ; les lacets se dessinent assez impressionnants contournant le hameau du Château pour s'engager ensuite dans une gorge étroite et profonde qui s'ouvre un peu plus bas sur le village de la Pierre d'où l'on peut rejoindre Serres sur la N 75.

## COL DE LA CHAROUSSE 1251 M (76/9)

A la limite de l'Ardèche et de la Haute Loire, à 12 km à vol d'oiseau S.O. de Bourg Argental, c'est une route en grande partie forestière relativement récente et au sol goudronné. Elle se déroule d'abord sur les flancs d'une sorte de cirque dont Vanose occupe le fond, puis pénètre sous bois pour atteindre le sommet dans une clairière très agréable pour le repos et le pique-nique La descente est recommandée par Clavas (joli coup d'oeil sur le village avant de l'atteindre) une petite remontée puis replongée vers St Julien - Molhesahate. Parcours ravissant et varié.

## COL DE FONTFROIDE 972 M (82/2)

Dans les monts de l'Espinouse, monter par Olargues (route de Lamolon à St Pons) après avoir admiré le site très pittoresque de cette petite cité. Montée irrégulière, surtout au début : 8% dans les plus fortes pentes. On s'élève d'abord dans un vallon que surplombe à l'Est la montagne dite de la Femme Couchée. Puis quelques lacets boisés font franchir un éperon qui débouche sur une zone plus dégagée pour atteindre le passage du Col du Poirier. Ensuite de grands lacets dégagés avec très belles vues étendues conduisent au sommet sur une sorte de plateau d'où l'on descendra sur Cambon ou sur Fraisse.

## COL DE LUITEL 1262 M (77/5)

L'aborder par Séchillienne (route de Vizille à Bourg d'Oisans) si l'on ne craint pas les fortes pentes (passages à 10-12%) C'est une petite route charmante dans un décor boisé. sur l'éperon Sud du massif de Belledonne. Vues peu étendues mais paysage agréable et reposant (si la pente, elle, l'est moins !) Au sommet un petit

lac enjolie le site puis la route descend doucement pour atteindre bientôt celle (moins tranquille) qui monte d'Uriage à Chamrousse.

## **PAS DE LA GRAILLE - MONTAGNE DE LURE 1700 M ENV (81/15)**

Route «à contrastes» un peu comme le Ventoux dont cette montagne est en somme le prolongement. Nous l'avons montée par Valbelle (10 km S.O. de Sisteron) Sol goudronné et assez bon. La route débute en pente douce qui va s'accroissant peu à peu (7% au maximum à mon avis). Décor très plaisant, boisé. Quelques passages plus adoucis et parfois presque plats. On aperçoit de temps en temps devant soi et un peu à gauche le sommet de la Montagne qui porte un relais de télévision. Au cours des 6 derniers kilomètres avant le pas de la Graille, la végétation moins dense permet quelques belles échappées lointaines. Trois grands lacets puis on atteint l'échancrure dite «Pas de la Graille» à 1597 m. On débouche alors sur une zone aride et désertique Qui s'oppose violemment au versant que l'on vient de quitter. La route continue de s'élever en pente douce dans une solitude cependant captivante (si l'on est en forme...) mais qui se révélera moins drôle si le vent d'ouest se met de la partie ! Quatre kilomètres environ et on arrive au sommet routier de la montagne. Le sommet absolu (1826 m) d'où la vue est grandiose peut être atteint à pied en un petit quart d'heure. Descente d'abord douce, puis plus brutale, sur le refuge de Lure et St Etienne les Orgues dans un décor sylvestre point désagréable mais moins joli que le versant de Valbelle.

## **COL DE PENNES 1040 M (77/12)**

A 12 km à vol d'oiseau au Sud de Die, ce col et les routes qui y mènent bénéficient encore d'un isolement que tout cyclo normalement constitué appréciera à sa juste valeur. Le versant Ouest en est plus pittoresque que le versant Est, pas dédaignable pourtant. La montée par Aucelon est plus belle - et moins pentue - que par le village de Pennes-le-Sec. Mais rien ne vous empêchera d'essayer les deux. État du sol irrégulier mais assez bon cependant. Dans une région rude et quasi abandonnée se déroulant au milieu de parois tourmentées et parfois sinistres, ce parcours laissera une impression inoubliable à qui l'empruntera. La descente, sur Barnave ou sur Jansac est plus riante et se fait au milieu d'un décor en partie boisé avec de belles échappées sur la montagne de Glandosse et le Diois.

## **COL DU ROUSTANS 1020 M (81/2)**

Là encore, une solitude qui ajoute au pittoresque. Partir de St Nazaire-le-Désert (le bien nommé). La pente, assez rude au début, s'adoucit ensuite de place en place. Belles vues sur St Nazaire et la vallée de Roanne. Vers le 5ème kilomètre, on laissera à gauche la route aux lacets impressionnants qui descend vers le hameau de Brette. On continue sur une sorte de plateau désertique aux ondulations répétées. Une courte descente sur le ruisseau de Volvant, puis remontée vers le village du même nom et à travers des roches en pleine érosion pour atteindre le hameau des Roustans et enfin le col. La descente débute timide, dans le même décor désertique, puis plonge brusquement vers une gorge étroite au détour de laquelle est pittoresquement niché le village de Chalencon. Très belle vue sur la vallée vers la Motte. Ne pas oublier de mettre pied à terre 1000 à 1500 m après avoir dépassé Chalencon et de jeter un coup d'oeil en arrière vers ce village ; les cyclos-photographes ne le regretteront pas.

Voici donc quelques passages qui ne manqueront pas de satisfaire à la fois les durs et les tendres. Je veux dire les sportifs et les contemplatifs. Je pourrais évidemment en ajouter encore et encore comme par exemple ce circuit que l'on abordera à la Balme de Rencurel près de Villard-de-Lans. Monter par Rencurel jusqu'au hameau du Violon, prendre à droite la ravissante petite route du Col de Pra l'Etang (1252 m) et continuer en direction de Presles qu'on laissera à droite pour descendre par la Croix de Toutes-Aures sur Choranche d'où l'on rejoindra notre point de départ. La route vers Pra l'Etang offrant d'abord de magnifiques échappées sur Rencurel et les gorges de la Bourne, puis se continuant à travers bois et taillis, est de toute beauté (surtout si l'on s'y trouve à l'automne). La descente par les tunnels et les forêts impressionnants de Toutes Aures ajoutera encore au charme de la montée précédente.

Enfin, comme ça, tout à trac, il me revient ce spectacle du Mont Aiguille se détachant à contre-jour dans le

soleil couchant lors d'une descente vespérale du Col de Menée' sur Chichilianne...  
...de quoi oublier en un instant toutes les bagnoles du monde et leurs gaz d'échappement.

F. VIDY  
Neuville-s-Saône (69)

## L'ÂNE ET LE BOYAU

**Juillet 67** : Je grimpe le col du Soulor. Il fait beau, il fait bon, je suis bien. Au cours de la journée d'hier dans le Tourmalet, j'ai pris un orage qui compte dans la vie d'un cyclo. C'était la fin du monde, mieux réussie qu'un «Metro-Goldwin-Mayer». Dire qu'il y a des gens qui ne savent pas ce qu'est un orage en montagne. Est-ce que j'ai eu peur ? « Allons, allons ! tu es seul, personne ne saura, tu peux bien l'avouer que tu n'étais pas tranquille...»

Ça, oui ! pas tranquille du tout... je me suis levé avec le soleil ce matin. Je n'ai pas encore entendu d'un automobiliste touriste le classique «vas-y Poupou» ou «vas-y Bobet». C'est fou ce que je peux ressembler à des coureurs. Depuis «vas-y Pélissier» jusqu'à «vas-y Anquetil» en passant par «vas-y Tonton» on m'a pris durant ma carrière de cycle pour une vingtaine de coureurs... Et si je mettais plus petit ? C'est joli ce coin de «Sol y Sombre», je pourrais bien prendre une photo... La prochaine borne je la regarde... j'ai dû en faire la moitié depuis Argelès... Tiens, ils ont bricolé ce virage... Ca change... En 1929... pas la peine de remonter si loin... Et l'année prochaine, est-ce que je pourrais encore... Bon on verra, pour le moment, ne nous plaignons pas trop. Et si je rentrais par Arbéost et Ferrières, je pourrais aller voir les cousins de Nay...non j'aime mieux faire l'Aubisque... Tiens un âne ! je vais le prendre en premier plan avec mon vélo...je n'ai pas de photo d'âne... Si tu pouvais faire trois pas à droite... brou, brou... sois gentil... Hé là !... laisse mon vélo tranquille, j'en ai encore besoin... je connais un certain Fernandel qui a une aussi belle dentition que toi...

Rémy, Rémy...attention ! Monsieur, il n'est pas commode parfois... Ouf !... Merci... vous arrivez à temps... J'ai l'impression, en effet, que votre âne, Rémy, est plutôt vache, (c'est facile mais comme dirait l'almanach Vermot «faut «le faire»)... J'aurai quand même ta photo... et la marque de tes dents sur mon boyau... Après le virage, je casse le croûte... Non, pas là, au prochain... Et si j'allais jusqu'en haut... bon allons-y... Il va falloir que je sème des radis... C'est beau la montagne... Combien de fois suis-je passé ici sans avoir remarqué ce point de vue ? 6, 8 fois... C'est comme la mer, je la vois tous les jours ou presque, elle a toujours quelque chose de différent... J'ai de la chance d'habiter cette région. La mer, la montagne, la forêt, tout sous la main... sous les pédales plutôt... Et les tomates, il y en a peut-être des mûres... C'est bon, les tomates du jardin, surtout les premières, quelle différence avec leurs machins de serre, ça mûrit n'importe quand, ça manque de soleil... C'est comme la... Tiens ! je suis en haut. La vallée du côté de Ferrières est complètement dans la purée de pois mais ici et vers Aubisque, le soleil est radieux... En selle... Pas bien longue la descente avant l'Aubisque... 8 h 45... j'ai le temps. Allons piano, piano... Pauvres types, mes frères des villes, si vous saviez comme je vous plains de n'avoir pas l'occasion de vous faire bouffer un boyau par un âne en pleine montagne... Ce n'est pas marrant dites-vous ?... Oh que oui ! car après le tunnel, comme disent les Italiens qui connaissent le patois béarnais, j'ai «perforata la gomma par un azou» (faites traduire si vous ne comprenez pas). Incident réparé avec l'aide d'un aimable jeune qui insiste pour tenir mon vélo et rit de bon cœur de ma mésaventure. Il avait vu l'âne mais n'avait pas jugé utile de faire connaissance. Nous continuons - Après un «à tout à l'heure, aux Eaux Bonnes» je lâche mon jeune ami... enfin je veux dire :»nous nous lâchons, lui devant, moi derrière...» on ne peut jamais savoir qui lâche l'autre. Re-bonjour au chalet du col... nous descendons de concert... les descentes me plaisent moins... ça va trop vite pour jouir du spectacle... Quand, je suis seul, il m'arrive de m'arrêter plusieurs fois si la descente est longue... Les Eaux Bonnes, c'est bientôt la vallée...

La semaine prochaine, je pourrais aller à ... ou à... ; il n'y a pas partout des ânes qui bouffent du boyau...

René LAPEYRE, BIARRITZ (64)

# PENELOPES DES CENT COLS

Bien avant les beaux jours,  
Ils s'étaient préparés,  
Astiquant les vélos  
Et gonflant les boyaux.

Un dimanche matin,  
Ils se sont élancés  
Pour conquérir des cols  
Toujours plus élevés.  
Et nous sommes restées  
Abandonnées et tristes  
Dans nos foyers déserts,  
Jalouses du Galibier  
Qui nous les a volés !

Ces volages maris  
Certaines les ont suivis...  
A pied, à cheval ou en voiture,  
Comme a dit Monsieur l'Maire :  
Soyez toujours derrière  
Pour passer les maillots  
Pour soigner les bobos...

Auréolés de gloire  
Ou lâchés sans pitié  
Nous avons avec vous  
Triomphé ou pleuré !  
Et qu'on ne me parle plus  
Des ennuis d'Ocana  
Quand on a, comme moi  
Croisé dans la Forciatz  
Un cyclo éperdu  
Qui se croyait foutu !

Et pourtant  
Nous avons étudié  
Ces plats équilibrés  
Qui devaient faire de vous  
Des vedettes comblées.  
Ni les carottes râpées  
Ni les gâteaux de riz  
Ne vous ont apporté  
Les lauriers d'un Eddy !

Mais qu'importe pour nous  
Quand vous nous revenez  
Ereintés et grognons  
Vous avez à nos yeux  
La gloire de ce champion !

Et si parfois  
Nous nous sentons volées  
Lorsque vous bichonnez  
Vos minettes chromées  
C'est tout de même à nous  
Que vous vous adressez  
Lorsqu'enfin vous songez  
Au repos du guerrier...

Ainsi malgré le vent,  
La pluie et les intempéries  
Grâce à nous le Ventoux  
Vous a paru plus doux !

Alors, sur le talus  
S'il y a une fleur  
Oubliez un instant  
Vos rêves de grandeur.  
Vous aurez, c'est certain  
Perdu quelques secondes  
A vouloir nous cueillir  
Toute la joie du monde.

Mireille ROBIN